

Dominique Janicaud

QUESTIONS À GÉRARD GRANEL
(2000)

D. J. : *Quand le nom de Heidegger t'a-t-il touché pour la première fois ?*

G. G. : Je crois m'en souvenir parfaitement. C'est assez tardif. Je veux dire que ça ne s'est passé ni en classe de philosophie, où j'ai eu comme professeur un pâle bergsonien, ni en hypokhâgne où l'admirable enseignement de Michel Alexandre ne passait pas par la pensée allemande contemporaine, ni en khâgne où Jean Hyppolite nous a plongés d'un seul coup dans Hegel. C'est seulement à l'École, où Jean Beaufret faisait des conférences, que j'ai entendu parler sérieusement de Heidegger, notamment à travers un cours sur Leibniz où j'ai été stupéfait de la puissance interprétative des questions heideggériennes par rapport à ce monument de la métaphysique classique.

Mes premières lectures sérieuses de Heidegger, il faut dire d'abord qu'elles ont eu la chance de se faire directement en allemand : il se trouve que j'avais appris l'allemand depuis la classe de 6^e de façon très suivie, que j'avais même fait mes armes dans la philosophie allemande, vers seize, dix-sept ans, en lisant du Nietzsche (je me demande aujourd'hui comment, mais enfin c'est un fait). Donc mon rapport à Heidegger a été, je dirai même systématiquement, le rapport aux œuvres originales. Alors je me souviens très bien de la première lecture véritablement approfondie que j'ai faite. Ce n'était pas avant 1953 ; j'avais donc 23 ans, après l'Agrégation, dans mon premier poste au lycée Louis Barthou, à Pau, où j'expliquai, très naïvement, la *Critique de la raison pure* (je dis naïvement, parce que je me suis aperçu que l'entendement des gamins béarnais avait du mal à s'ouvrir au langage et aux questions kantienne), et, parallèlement, je lisais *Kant und das Problem der Metaphysik*. Et c'est là que je me suis trouvé beaucoup plus bête que mes propres élèves, beaucoup plus bête à l'égard de Heidegger qu'ils ne l'étaient à l'égard de Kant, car je n'ai pas compris un traître mot. Moi qui croyais connaître la *Critique de la raison pure* de fond en comble, je n'ai pas compris un traître mot de cet ouvrage magnifique. La rage m'a pris et je me suis dit : il faut que tu t'y mettes, ça veut dire quelque chose, il n'y a pas de doute. Aussi, d'une main je faisais cours, de l'autre je tâchais de grandir un peu. En lisant, encore une fois, dans le texte *Kant und das Problem*.

Puisque tu recherches, par ailleurs, très classiquement, les influences qui ont pu s'exercer sur moi, en ce qui concerne le rapport à Heidegger, je te répondrai que j'ai déjà nommé celle de Jean Beaufret – non pas dans sa khâgne (je n'étais pas un beaufréviste beaufrévisant – nous y reviendrons tout à l'heure), mais bien à l'École donc, et celle de Merleau-Ponty. Pourquoi ? Parce que Merleau-Ponty m'a jeté, bien entendu, dans Husserl, que je me suis mis à suivre ensuite, je dirais, pour lui-même et que je savais que Heidegger

(l'une des façons du moins dont Heidegger s'était lui-même formé) consistait en un débat tout à fait fondamental avec et contre Husserl. J'ai suivi le chemin qui va de Husserl à Heidegger, qui n'est tracé nulle part, bien entendu, et que l'on peut apercevoir entre les lignes de *Sein und Zeit* et même de *Kant und das Problem der Metaphysik*, si l'on sait lire un peu.

D. J. : *Quelles furent la genèse et l'élaboration de tes traductions de Über die Linie et Was heisst denken ?*

G. G. : Aucun souvenir, si ce n'est que ces textes m'ont évidemment frappé pour eux-mêmes, toujours en allemand, et que j'ai farfouillé du côté des éditeurs pour voir s'ils accepteraient de publier une traduction – ce qui fut fait.

Was heisst denken ? a été pour moi l'occasion de la première rencontre avec Heidegger. Je n'ai pas fait cette traduction tout seul, mais avec un camarade allemand, Aloys Becker, et nous avons fini par remplir des feuilles entières de nos perplexités de traducteurs. Aussi avons-nous décidé d'aller tout simplement demander à Heidegger s'il pouvait nous aider à les dénouer. Et, à notre grande surprise, il a répondu avec une parfaite simplicité : « Mais, bien entendu, venez. » Donc j'ai découvert *Die Hütte* et Heidegger dans son inlassable gentillesse. C'est là que j'ai compris tout d'un coup qu'il avait dû être un professeur magnifique. En tout cas, nous sommes sortis tout requinqués et notre traduction est parue.

Cela est plus important que de savoir si le mot « dé-construction » par lequel je traduis *Abbau* apparaît pour la première fois dans la philosophie française sous ma plume¹. Ce que je veux dire, c'est que « dé-construction », c'était évidemment pour éviter « destruction » qui, même avec un tiret, renverrait à *Zerstörung* plutôt qu'à *Abbau*. Donc, « dé-construction ». Je ne vois pas quel est l'intérêt d'être ou de ne pas être le père de ce vocable.

D. J. : *Pourquoi n'as-tu pas traduit intégralement Sein und Zeit ?*

G. G. : Il n'en a jamais été question pour moi. Je n'ai pas pensé à le proposer à Jean Beaufret. J'étais trop lent encore dans mes propres cheminements inlassables à travers Kant et Husserl, pour, malgré les deux premières petites traductions dont nous avons parlé, oser m'attaquer à *Sein und Zeit*.

D. J. : *Tu as rencontré Heidegger. Que peux-tu, que veux-tu dire de ces relations personnelles ?*

G. G. : J'ai rencontré un « Heidegger personnel », au sens propre : il était là en chair et en os – la seconde fois, ce fut à deux séminaires au Thor. C'est aussi là, bien entendu, que j'ai rencontré Jean Beaufret de plus près qu'auparavant et aussi Fédier, Vezin et compagnie. Alors, mes relations personnelles avec Heidegger étaient extrêmement timides de mon côté, généreuses du sien. Mes relations avec Beaufret n'étaient pas particulièrement intéressantes.

¹ Gérard Granel réagit ici à la note 4 de la p. 234 du tome I – « Récits » – de l'ouvrage de Janicaud, où celui-ci remarque que c'est pour la première fois dans la traduction que G. Granel fit en 1955 de la *Contribution à la question de l'être* qu'« apparaît, pour traduire l'*Abbau* de la métaphysique, le terme "dé-construction" qui émerge presque simultanément sous la plume de Jacques Derrida pour connaître la fortune que l'on sait. » (N.d.É.)

Nous discutons de ce qui venait de se dire au séminaire. Naturellement, sa parole avait une autorité à laquelle nous nous référions. Mais c'est tout. Quant à Fédier et Vezin, si tu permets, je n'en dirai rien. Eux étaient de véritables anciens élèves de Beaufret, de sa khâgne de Condorcet. Et ils se sont mis à « beaufréter », si je puis dire ; en particulier à maltraiter la langue française dans un prétendu souci d'exactitude en traduisant Heidegger : ça a donné des choses catastrophiques, comme « ouvertude » pour *Offenheit*. Je pense, depuis que traduire est devenu mon véritable métier, c'est-à-dire depuis bientôt quarante ans, qu'il est absurde de torturer le lexique : ce n'est certainement pas ainsi qu'on atteint à la fidélité. Donc, nous n'avions pas avec Fédier et Vezin d'excellents rapports.

D. J. : *Toujours dans le registre des traductions, quelles furent, en 1982, les circonstances et les motivations de ta traduction du Discours de rectorat ?*

G. G. : Je voudrais tout simplement faire remarquer, moi qui l'avais réellement lu et qui ne faisais pas partie de la troupe qui aboyait aux basques de « l'ancien recteur nazi », etc., que ce qu'on appelle *Discours de rectorat*, s'appelle en réalité *Die Selbstbehauptung der deutschen Universität* : « L'auto-affirmation de l'Université allemande ». Et il y a donc dans ce texte (malgré, bien entendu, des traces d'allégeance tout à fait regrettables au régime régnant en Allemagne à l'époque) d'admirables choses sur l'essence de l'Université. Ce n'est pas de Heidegger que date la prétention de l'Université allemande à se considérer comme l'Université tout court, le modèle européen de l'Université. Et il faut avouer que ce n'était pas faux. Alors, tout ce qui est dit sur l'essence de l'Université, sur son devoir, etc., est absolument passionnant. Il éclaire aussi les raisons de la déviation nazie du recteur Heidegger. Cela m'a paru sain de le traduire.

D. J. : *Et maintenant, lis-tu la Gesamtausgabe ?*

G. G. : Je l'ai lue, certainement pas *in extenso*, mais selon les besoins des questions que je traitais au fur et à mesure. Je ne sais pas si cela veut dire que je continue de rester en dialogue avec la pensée de Heidegger. Si l'on veut savoir ce que j'en pense exactement, il faut se reporter à ce texte que j'ai appelé *Après Heidegger*. C'est là que j'ai essayé de définir quelle est la situation de la pensée – du moins de la mienne – après la disparition de Heidegger.

D. J. : *As-tu une « doctrine » en matière de traduction de Heidegger ?*

G. G. : C'est une question d'une magnifique naïveté. La réponse est négative. Non seulement je n'ai pas de doctrine en matière de traduction de Heidegger, mais je n'ai pas de doctrine en matière de traduction tout court. Si ce n'est à peu près celle-ci : que traduire est impossible. Il faut, par conséquent, se résigner à faire un autre texte que celui que l'on traduit et cela pose des problèmes de fidélité qu'on ne peut pas résoudre par une doctrine concernant, par exemple, le lexique ou l'interprétation de l'auteur qu'on traduit. Quand on traduit, *on interprète sans arrêt la phrase, on n'interprète jamais l'auteur*. Donc, c'est une chose impossible, comme tout ce qui est vraiment grand, et ça échappe de beaucoup à la doctrine.

En revanche, c'est purement et simplement une affaire de pratique. La difficulté, c'est qu'il faut passer de ce dont tu comprends le sens en allemand à une phrase française qui respecterait ce sens. Mais, ce sens, il n'existe qu'en allemand. Il n'y a pas de lien logique, atone ou indifférent, dans lequel on pourrait formuler, dans une langue quelconque ou considérer hors de toute langue, ce qui est dit dans une langue et doit être dit dans une autre : le sens passe d'une concrétude totalement matérielle à une autre concrétude totalement matérielle, sans passer par un univers des idéalités de sens. Par conséquent, c'est un travail d'invention je dirais poétique, même en prose, bien entendu. Tu comprends, à partir de là, que m'interroger sur la façon dont je juge les différentes traductions qui existent, c'est peut-être un peu déplacé. D'abord parce que je n'aime pas jouer les juges à tout propos : je pense que toutes les traductions sont mauvaises ; qu'il y en a simplement qui sont moins mauvaises que d'autres. Je parle des miennes aussi bien que de celles des autres. C'est déjà te dire que le conflit Veizin-Martineau, je ne sais même pas exactement ce que c'est et que ça ne m'intéresse pas. Les traductions de Fédier, de Préau, de Beaufret lui-même ? Préau, ça va à peu près ; Fédier, je l'ai déjà dit ; Beaufret, à mon sens, trouve une limite dans cette question de la traduction – cela soit dit sans lui faire offense, bien entendu.

D. J. : *Venons-en à tes propres travaux : qu'en est-il de ta relation à Heidegger dans tes thèses sur Kant et sur Husserl ?*

G. G. : Je n'en sais rien. Je ne me relis pas. Alors encore moins des ouvrages aussi anciens. Mais même les ouvrages plus récents, les *Écrits logiques et politiques*, les *Études*, je ne les relis pas. Je passe à autre chose. Je traduis Wittgenstein, par exemple. Eh bien, le lecteur jugera ce qu'il en est dans le rapport à Heidegger.

D. J. : *Dans Tradito traditionis, dans les « Remarques sur l'accès à la pensée de Martin Heidegger », tout n'est-il pas déjà dit sur la relation à Heidegger ?*

G. G. : Remarque généreuse... Alors, je n'ai rien d'autre à déclarer puisque tout est dit. Je me permets donc, par conséquent, d'y renvoyer. Même jeu pour les publications les plus récentes, les écrits de *Ipse Dasein*, « Lacan et Heidegger », dans *Études* ; tout cela, ma foi, ne se laisse nullement résumer dans une formule du type : « Mon intention était de..., etc. » Je ne sais plus très bien quel est mon rapport à Heidegger lorsque j'ai fait mon propre travail. Il est certain que celui-ci lui doit toujours beaucoup, mais ce n'est pas nécessairement dans une relation explicite, ni même dans une relation thématique, c'est plutôt le résultat d'une formation heideggérienne dans le rapport à la métaphysique qui s'exprime, et qui s'exprime dans mon langage. Il ne faut pas devenir un épigone. Jamais. Et surtout pas des plus grands.

D. J. : *Voici maintenant des questions peut-être « impertinentes ». La première : Heidegger a-t-il pris Marx suffisamment au sérieux ?*

G.G. : Si elles sont impertinentes, j'en suis probablement la cause. Je pense que tu demandes cela parce que tu sais que pour ma part j'ai été, en un sens, totalement retravaillé par Marx,

par l'intermédiaire de Gramsci, le seul marxiste qui ait véritablement pensé quelque chose après Lénine. Eh bien, non, je ne pense pas que Heidegger ait pris Marx suffisamment au sérieux – ce n'est pas étonnant quand on considère l'époque. Prendre Marx au sérieux, ça ne s'est passé, en réalité, en France, que pendant la guerre et au lendemain de la Libération et, en très grande partie, sous l'impulsion d'Althusser. Mais auparavant, et en dehors des doctrinaires du marxisme qu'étaient les communistes de l'époque (ça a bien changé depuis lors : ils ne pensent plus rien), personne ne prenait Marx au sérieux.

D. J. : *Deuxième question du même type : Heidegger reste-t-il Dieu le Père dans la Trinité Marx-Heidegger-Wittgenstein ?*

G. G. : D'abord, il n'y a pas de « Dieu le Père » pour moi. S'il y en avait un, alors ce serait Kant. Quant à Heidegger-Marx-Wittgenstein, cela ne fait pas une Trinité, bien entendu. Quelque chose les réunit qui est un rapport, un effort de traversée, de libération à l'égard de la métaphysique des Modernes – ou des Anciens, d'ailleurs. La façon de procéder est évidemment extrêmement différente. Heidegger-Wittgenstein sont plus proches l'un de l'autre que Heidegger-Marx-Wittgenstein. Il y a quelque chose qui boite un peu dans la Trinité, qui n'est pas la mienne, en la matière. Heidegger-Wittgenstein : oui, il y a très certainement un rapport d'autant plus étonnant à ce qui fait la limite de la philosophie que, je dirais, ils ne se connaissent pas ; je veux dire : leurs pensées ne se connaissent pas. Il y a bien, chez Heidegger, une question *die Sprache*, mais, à mon sens, elle est beaucoup plus générale ; elle ne contredit certes pas, mais elle est beaucoup plus générale que le travail *dans* le langage accompli par Wittgenstein.

D. J. : *Quel est ton jugement sur la déconstruction derridienne dans son rapport avec Heidegger ?*

G. G. : Tu sais, je ne passe pas mon temps à juger mes contemporains... Je répondrai que je n'en sais rien. Parce que, après avoir salué les premières œuvres de Derrida (je crois que je suis le premier à avoir parlé de lui et très admirativement, à juste titre), depuis qu'une sorte d'écoulement, de flux incoercible s'est emparé de l'écriture de Jacques, je me suis graduellement éloigné de son travail. Par conséquent, je n'ai rien à dire sur la déconstruction derridienne dans son rapport avec Heidegger. Je crois qu'elle *n'a pas* de rapport avec Heidegger et qu'elle le refuserait d'ailleurs. Si je connais bien mon Jacques, il n'admettrait pas ce parrainage ni même ce cousinage !